

# 1

## Prendre son envol

L'histoire de ma vie avec Stephen Hawking a commencé à l'été 1962, bien qu'elle ait pu débiter, presque à mon insu, une dizaine d'années plus tôt. Lors de mon entrée à l'école de St. Albans, à l'âge de sept ans, pendant un petit moment, je voyais un garçon aux cheveux cuivrés et filasse, toujours assis près du mur, dans la classe d'à côté. L'école était ouverte aux garçons, et mon frère Christopher la fréquentait aussi, mais je ne voyais que le garçon aux cheveux filasse lorsque, en l'absence de la maîtresse, nous nous retrouvions dans la classe des plus grands. Nous ne nous sommes jamais adressé la parole, mais je suis certaine de la fiabilité de ce souvenir, car Stephen fréquenta cette école pendant un trimestre avant d'entrer à l'école primaire, à quelques kilomètres de là.

Ses sœurs m'ont plus marquée, car elles ont fréquenté l'école plus longtemps. De dix-huit mois la cadette de Stephen, rondouillette, débraillée, étourdie, souvent perdue dans des activités solitaires, Mary ne passait pas inaperçue. Sa plus grande qualité, son teint diaphane, était assombrie par d'épaisses lunettes peu flatteuses. Les yeux vifs, de petites nattes blondes, le visage rose, les joues rondes, Philippa, de cinq ans la cadette de Stephen, était nerveuse et excitée. Dans cette école sévère et exigeante tant sur le plan des résultats que de la conduite indivi-

duelle, les élèves, comme partout ailleurs, se montraient souvent cruels et impitoyables les uns envers les autres. Il était tout à fait acceptable de posséder une Rolls-Royce et une maison à la campagne, mais si, comme moi, votre moyen de transport était une Standard 10 d'avant-guerre ou, pire, un vieux taxi londonien comme celui des Hawking, vous étiez la risée de tous ou l'objet de leur pitié méprisante. Les enfants Hawking s'allongeaient sur le sol de la voiture pour éviter le regard de leurs pairs. (Malheureusement, la Standard n'était pas assez spacieuse pour une telle solution.) Les deux filles Hawking descendaient bien avant d'arriver devant l'école.

Pendant longtemps, leur mère avait été une figure familière. Petite femme sèche en manteau de fourrure, elle attendait son plus jeune fils, Edward, sur le passage clouté près de mon école, lorsqu'il descendait du bus qui le ramenait de son école primaire. Mon frère a fréquenté cette même institution d'Aylesford House après son année de maternelle à St. Albans. Les élèves devaient porter des blazers et des casquettes roses.

En dehors de cet accoutrement, c'était un petit paradis pour les garçons, surtout pour ceux qui n'étaient pas doués pour les études. À huit ans, charmant et mignon, Edward éprouvait quelques difficultés avec sa famille adoptive lorsque j'ai connu les Hawking, peut-être à cause de leur fâcheuse habitude d'apporter leurs livres à table et de n'offrir que des cadeaux dignes de rats de bibliothèques.

Diana King, une de mes amies, fut confrontée à cette habitude ; c'est peut-être pour cette raison qu'en entendant parler de mes fiançailles avec Stephen, elle s'exclama :

— Oh, Jane, tu entres dans une famille de cinglés !

Ce fut Diana qui me fit remarquer Stephen pour la première fois, au cours de l'été 1962, lorsque, avec elle et ma meilleure amie, Gillian, nous profitions d'une période de semi-oisiveté avant la fin de l'année scolaire. Grâce à mon père qui occupait un poste de haut fonctionnaire, j'avais déjà fait quelques intrusions dans le monde adulte en dehors de l'école, des devoirs et des examens, pour aller dîner un jour au Parlement et participer à une garden-party en pleine chaleur à Buckingham Palace. Cette

année-là, Diana et Gillian quittaient l'établissement, tandis que je devenais vice-présidente du conseil de la vie lycéenne pour le trimestre d'automne avant de postuler à l'université. Ce vendredi après-midi, en ajustant nos canotiers et en prenant nos sacs, on décida d'aller prendre le thé en ville. Nous n'avions pas accompli une centaine de mètres qu'une étrange scène nous surprit, de l'autre côté de la route : tête baissée, le visage dissimulé par une tignasse de cheveux raides, un garçon à l'étrange démarche avançait d'un pas lourd en direction opposée sans nous prêter la moindre attention. C'était un personnage bien excentrique dans notre petit St. Albans poussif et conformiste. Avec Gillian, je le regardai, l'air surpris et peu amène, mais Diana resta impassible.

— C'est Stephen Hawking. Je suis sortie avec lui, un moment, annonça-t-elle à ses camarades, bouche bée.

— Non, c'est pas vrai !

— Si ! Il est bizarre, mais très intelligent. C'est le meilleur ami de Basil [son frère]. Il m'a emmenée au théâtre, un jour, et je suis allée chez lui. Il va à toutes les manifs pacifistes !

Je levai les sourcils, mais j'avais perdu toute envie de m'amuser, car, sans que je sache pourquoi, ce jeune homme m'avait mise mal à l'aise. Son étrangeté me fascinait peut-être dans ma petite existence plutôt conventionnelle. À moins qu'une drôle de prémonition ne me dît que j'étais peut-être amenée à le revoir. Quoi qu'il en soit, cette scène me marqua profondément.

Les vacances de cette année-là furent un véritable rêve pour une adolescente s'appêtant à prendre son indépendance, même si elles pouvaient tenir du cauchemar pour ses parents, car en 1962 des vacances scolaires en Espagne étaient une destination aussi mystérieuse, lointaine et hasardeuse que, disons, le Népal pour les adolescents d'aujourd'hui.

Avec toute la confiance de mes dix-huit ans, j'étais certaine de pouvoir maîtriser la situation et je ne me trompais pas. Les cours étaient bien organisés, et les étudiants, hébergés par petits groupes dans des foyers. Le week-end, on nous emmenait faire des excursions dans les sites touristiques, à Pampelune avec ses courses de taureaux et la seule corrida à laquelle j'aie jamais assisté, brutale et sauvage, mais spectaculaire et fascinante, ou

encore à Loyola, voir la demeure de saint Ignace. Entre-temps, nous passions l'après-midi à la plage et les soirées dans les petits bars et restaurants du port avant d'aller faire la fiesta dans les dancings écouter les voix rocailleuses ou de s'extasier devant les feux d'artifice.

À mon retour en Angleterre, je fus presque immédiatement enlevée par mes parents, soulagés de me voir rentrer saine et sauve, et qui m'avaient organisé de petites vacances en famille aux Pays-Bas. Ce fut une autre expérience enrichissante. Grâce à l'enthousiasme de mon père, la famille se retrouva à l'avant-garde du mouvement touristique.

Nous parcourûmes des centaines de kilomètres le long des routes sinueuses d'une Europe qui se remettait des traumatismes de la guerre ; on visita des villes, des cathédrales et des musées que mes parents découvraient eux aussi pour la première fois. C'était un mélange fantastique d'éducation à travers la découverte de l'art, de l'histoire, des plaisirs de la vie, du vin et de la gastronomie, avec le soleil d'été qui se mêlait aux souvenirs de guerre et aux cimetières de la Flandre.

De retour en classe, les expériences de l'été me conférèrent une assurance sans précédent. Tandis que j'émergeais de ma chrysalide, l'école ne me fournissait qu'un pâle reflet de la confiance acquise au cours de mes voyages.

Prenant mon inspiration dans les nouvelles formes de satires qui faisaient leur apparition à la télévision, en tant que vice-présidente du conseil de la vie scolaire, j'organisai un défilé de mode pour le spectacle des terminales, à la seule différence que les modèles étaient conçus à partir de pièces d'uniforme étrangement retravaillées. Tout sens de la discipline fut anéanti par la clameur des élèves, massés dans l'escalier, impatients d'entrer dans la salle. Mlle Meiklejohn (surnommée Mick), l'imposante matrone aux aboiements virils, dont dépendait le bon fonctionnement de l'école, incapable de se faire entendre dans le vacarme, était au bord de l'apoplexie.

En un geste de désespoir, elle recourut au mégaphone, généralement réservé aux événements sportifs, au défilé des animaux de compagnie et à la régulation des immenses serpents que nous

devions former en défilant dans les moindres rues lors de l'office de la fin de semestre de St. Albans.

Ce dernier trimestre de l'automne 1962 ne devait pas être consacré au spectacle, mais à l'entrée à l'université. Néanmoins, en ce mois d'octobre, notre admiration pour le président Kennedy et la crise des missiles cubains avaient fortement ébranlé le sentiment de sécurité de ma génération et anéanti tous nos espoirs pour l'avenir. Avec les superpuissances qui jouaient à des jeux dangereux avec nos vies, plus personne n'était assuré d'avoir un avenir. En priant tous ensemble pour la paix sous la direction du doyen, je me souvins d'une prédiction du maréchal Montgomery à la fin des années 1950, qui avait affirmé qu'il y aurait une guerre nucléaire avant dix ans. Jeunes et vieux, nous savions tous que nous n'aurions que quatre minutes de préavis avant une attaque qui mettrait une fin brutale à toute civilisation. En dehors de cette menace épouvantable, j'avais l'impression d'avoir brûlé toute mon énergie avec le baccalauréat et je manquais d'ardeur pour le travail scolaire après avoir goûté à la liberté au cours de l'été.

L'affaire déjà grave de l'entrée à l'université ne m'apporta qu'humiliation lorsque ni Oxford ni Cambridge ne manifestèrent le moindre intérêt pour ma candidature. Consciente de mon échec, Mlle Gent, la directrice, m'expliqua longuement qu'il n'y avait aucune honte à ne pas entrer à Cambridge, que de nombreux étudiants masculins étaient inférieurs sur le plan intellectuel aux femmes qui se voyaient fermer les portes, car il y avait une place pour les filles contre dix pour les garçons. Elle me conseilla d'accepter la proposition de l'Université de Westfield, à Londres, si bien que, par une froide journée de décembre, je pris le bus à St. Albans pour parcourir les vingt kilomètres qui me séparaient d'Hampstead.

La journée fut si désastreuse que je me sentis soulagée en me retrouvant dans le bus pour traverser les mêmes paysages gris et enneigés qu'à l'aller. Après m'être débattue lamentablement dans le département d'espagnol pour tenter de me tirer d'un entretien qui ne semblait être consacré qu'à T. S. Eliot, dont je ne connaissais presque rien, je dus rejoindre la file d'attente devant

le bureau de la directrice. Lorsque mon tour arriva, elle adopta le style d'une ancienne fonctionnaire et leva à peine les yeux de ses papiers pour me regarder par-dessus ses lunettes d'écaille. Excédée par le fiasco de la première épreuve, je décidai qu'il valait mieux me faire remarquer, même si je risquais de gâcher mes dernières chances. Donc, lorsque, d'une voix lasse et sèche, elle me demanda : « Pourquoi avoir choisi l'espagnol plutôt que le français en première langue ? », je répondis d'une voix tout aussi lasse et sèche :

— Parce qu'il fait plus chaud en Espagne qu'en France.

Ses papiers lui en tombèrent des mains, et, effectivement, elle leva les yeux.

À mon grand étonnement, j'obtins une place à Westfield, mais, à Noël, l'optimisme et l'enthousiasme que j'avais découverts en Espagne s'étaient évaporés.

Lorsque Diana m'invita à la fête du Nouvel An qu'elle donnait avec son frère le 1<sup>er</sup> janvier 1963, je m'y rendis dans une longue robe soyeuse vert sombre (en synthétique, bien sûr), les cheveux tirés en arrière et rassemblés en un chignon extravagant, mais repliée sur moi-même, timide et hésitante.

Là, des mèches devant le visage et couvrant ses lunettes, en veste de velours noir poussiéreuse et nœud papillon rouge, se tenait Stephen Hawking, le jeune homme maladroit que j'avais croisé dans la rue pendant l'été.

À l'écart des autres, il parlait avec un ami d'Oxford à qui il expliquait qu'il avait entamé des recherches en cosmologie à Cambridge, non pas, comme il l'avait espéré, sous l'égide de Fred Hoyle, le célèbre savant du petit écran, mais d'un certain Dennis Sciama. Il avait avoir appris avec soulagement l'été précédent (pendant que je préparais mon baccalauréat) qu'il était sorti major de sa promo, à Oxford. C'était l'heureux résultat d'un examen oral, conduit par des examinateurs perplexes qui se demandaient s'ils donneraient à ce candidat singulièrement décalé, dont les devoirs contenaient néanmoins des éclairs de génie, la place de premier, une mention bien ou simplement passable, la dernière correspondant plus ou moins à un échec. Nonchalamment, il leur expliqua que, s'il obtenait le titre de

major, il ferait son doctorat à Cambridge, leur donnant ainsi l'occasion d'introduire un cheval de Troie dans le camp rival, alors que, si l'on se contentait de lui accorder une place de second (qui lui permettrait également de faire de la recherche), il resterait à Oxford. Les examinateurs jouèrent la sécurité et lui accordèrent la place de major.

Fascinée et quelque peu amusée, j'écoutais ce personnage peu commun, attirée que j'étais par son sens de l'humour et de l'indépendance. Comme moi, il semblait se débattre dans la vie en réussissant toujours à voir le côté drôle de toute situation. Comme moi, il était timide, sans hésiter toutefois à exprimer ses opinions. Comme moi, il avait une certaine conscience de sa valeur et se montrait assez effronté pour le faire savoir. À la fin de la fête, nous échangeâmes nos noms et nos adresses, même si je ne pensais pas le revoir, sauf à l'occasion. Les cheveux filasse et le nœud papillon n'étaient qu'une façade, une manière d'exprimer sa liberté d'esprit, et, plus tard, tout comme Diana, je ne les verrais plus, au lieu de rester bouche bée de surprise, si jamais je le recroisais dans la rue.